

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

PARAPHRASE INÉDITE

DE LA PROSE : *Inviolata*

Marie ! ô nom aimable !
O nom plein de douceur !
Assemblage ineffable
D'amour et de pudeur !
D'une juste colère
Marie éteint le feu.
Marie est Vierge et Mère,
Et la Mère d'un Dieu !

Sa prière puissante
Douce au cœur de son fils
A l'âme pénitente
Ouvre le paradis.
D'une juste colère
Marie éteint le feu.
Marie est Vierge et Mère,
Et Mère de son Dieu !

Auguste souveraine
D'un empire éternel,
Où, Marie est la reine
Et la porte du Ciel.
D'une juste colère
Marie éteint le feu ;
Car elle est Vierge et Mère,
Et la Mère d'un Dieu !

Sa touchante parole
Change en bien le malheur.
Elle émeut et console ;
Elle endort la douleur.
D'une ardente colère
Marie éteint le feu.
Elle est Vierge, elle est Mère,
Et Mère de son Dieu !

Sa voix, du Ciel chérie,
Excuse nos forfaits.
Au seul nom de Marie
Coule un fleuve de paix.
D'une ardente colère
Marie éteint le feu ;
Elle est Vierge, elle est Mère,
Et Mère de son Dieu.

Marie ! ô source pure
De grâce et de ferveur ?
Sublime créature
D'où naît le Créateur !
D'une ardente colère
Vous éteignez le feu,
Marie ! ô Vierge et Mère !
Et la Mère d'un Dieu !

Dans nos sens, dans nos ames
Versez la pureté :
Allumez-y les flammes
De l'humble charité.
D'une ardente colère
Vous éteignez le feu :
Marie ! ô Vierge et Mère !
Et la Mère d'un Dieu !

Quand à vos pieds les anges

Abaissent leurs grandeurs,
Accueilliez les louanges
Des doux et tendres cœurs
D'une ardente colère
Vous éteignez le feu :
Marie ! ô Vierge et Mère !
Et la Mère d'un Dieu !

Douceur, espoir et vie,
Paix d'un cœur agité :
Que peut contre Marie
Tout l'enfer irrité ?
D'une juste colère
Marie éteint le feu.
Seule elle est Vierge-Mère,
Et la Mère d'un Dieu !

Le comte DE MARCELLUS,
Journal des Villes et des Campagnes.

RÉACTION CATHOLIQUE

CONTRE LES RÉCENTES TENTATIVES DE SCHISME EN ALLEMAGNE, A L'OC-
CASION DE LA PRISE DE POSSESSION DU SIÈGE DE BRÉS LAU PAR
LE PRINCE-ÉVÊQUE, MGR. DE DIEPENBROCK.

Il est dans la foi catholique un principe vital, latent comme le feu dans la pierre somnolent en temps de paix et de calme au point d'offrir aux regards de l'indifférence et de l'incrédulité les apparences d'une éthargie mortelle. Mais qu'encouragé par cette fausse apparence, le pouvoir politique, par exemple ou l'hérésie ose porter une main sacrilège sur les ministres de l'Eglise, ou sur l'Eglise elle-même, aussitôt l'étincelle divine jaillit et fait explosion. Voici en moins de huit années, la troisième fois qu'en Allemagne, le protestantisme en fait l'expérience.

Il n'est personne qui ne connaisse les prodigieux effets réactifs qui se sont spontanément développés de l'arrestation et de l'exil du vénérable archevêque de Cologne (1), personne n'ignore les dangereuses complications qu'a fait naître un attentat qui bientôt s'est montré irréparable et dont les regrets ont abrégé les jours du feu roi de Prusse et de son téméraire ministre. Une année ne s'est point encore écoulée depuis que Mgr. de Trèves, et son suffragant nouvellement sacré, se sont vus portés en triomphe par les populations de Bonn et de Cologne, au milieu d'une immense procession aux flambeaux, parmi les mille feux d'une illumination improvisée sur le fleuve, sur ses ponts, sur les côtes qui entourent la ville, et d'où s'élevaient, dans la nuit, des feux de joie dont s'éclairait toute la contrée. Il s'agissait pour le peuple catholique de ces deux importantes villes de la Prusse rhénane, de faire à l'illustre Prélat amende honorable de l'insolent libelle que, sous forme de lettre, avait osé lui adresser ce prêtre obscur, déjà censuré par son évêque, suspendu de toute fonction ecclésiastique, et retiré chez le pasteur protestant d'un village de la Haute-Silésie.

Breslau était devenu le siège d'un schisme fondé par ce prêtre apostat, dont l'égoïsme entraîna celui de quelques autres prêtres catholiques que le chapitre de la cathédrale et administrateur du diocèse, *sede vacante*, se virent obligés de priver des fonctions du sacerdoce et d'éliminer du bercail. Un immense cri de joie protestante retentit dans l'Allemagne, et salua la naissance d'une soi-disant Eglise germano-catholique, qui devait en peu de temps embrasser l'Allemagne. Breslau devait être cette moderne Samarie, et c'est à peine si l'orthodoxie catholique y conservait quelques fidèles d'avance dévoués aux risées et au mépris du schisme triomphant.

Mais Dieu venait de pourvoir, presque miraculeusement, au salut de cette Eglise qui paraissait aux sectaires si près de sa ruine. Le roi de Prusse, après de longues tergiversations, avait enfin autorisé l'élection d'un nouvel évêque, et donné les mains aux choix que fit le chapitre de Mgr. de Diepenbrock, doyen du chapitre de Ratisbonne. L'on connaît les refus réitérés que l'illustre élu opposa à cette nomination qui effrayait sa piété et sa modestie. Mais la voix du suprême pasteur l'ayant impérieusement appelé à

(1) De la paix entre l'Eglise et les Etats, par Mgr. l'archevêque de Cologne.—

l'auguste ministère de l'apostolat épiscopal, il obéit, et, fortifié de la sainte onction, il prit possession de sa cathédrale, et avec elle, de la charge qu'il avait tant redoutée.

C'était le 16 juillet. Le peuple catholique attendait son pasteur avec une sainte impatience, et le schisme tremblait de la même attente. Les catholiques comprenaient tout ce qu'ils avaient à espérer, les schismatiques tout ce qu'ils avaient à redouter du courage et des lumières d'un prélat dont le noble caractère et la profonde science sont vénéralés de toute l'Allemagne. L'instinct populaire avait compris la nécessité de lui donner, dès son arrivée, un gage de son respect et de son amour, et de soulager ses pieuses inquiétudes, en lui prouvant que la foi catholique n'était pas morte en Silésie. Quelques semaines auparavant, la foire aux laines ayant appelé à Breslau la majeure partie de la noblesse territoriale de la province, ces braves gentilshommes s'entendirent avec la bourgeoisie catholique sur l'accueil qu'il convenait de faire à leur nouvel évêque. Les dispositions furent arrêtées d'un commun accord, et les plus ardents désirs allaient au-devant de la solennité préparée pour son entrée dans sa ville épiscopale. Mais le schisme et l'hérésie ne négligeaient aucun moyen de mettre obstacle à la grande démonstration catholique dont le prélat devait être l'objet. L'on avait insinué au public : "Qu'elle déplairait également au roi et à son ministère ; que dans une première entrevue, le roi et l'évêque n'avaient pu s'entendre ; qu'une vive répulsion s'était même manifestée entre les deux augustes personnages, et que Mgr. de Diepenbroek avait fini par déclarer que, dans cette situation des choses, il ne pouvait se résoudre à prendre possession de son siège." L'on venait d'apprendre, en même temps, qu'un fonctionnaire très-marquant de Breslau, qui, en toutes choses, prête son appui aux Rouglens, avait écrit au ministère de Berlin, pour le supplier d'engager Mgr. de Diepenbroek à se refuser, *motu proprio*, aux empresses de ses ouailles, ne pouvant, dit-il, en cas contraire, répondre de la tranquillité publique. Plus sage et mieux informé sans doute, le ministère répondit : "Que si ce rapport était conforme à la vérité, il avait lieu d'être surpris qu'il lui eût été adressé si tard ; que le roi avait meilleure opinion de sa ville de Breslau, et qu'en tout cas, il s'y trouvait une garnison suffisante pour maintenir l'ordre public."

Pendant que durait l'échange de ces correspondances, deux des plus honorables commerçants de Breslau, MM. Tochirner et Karub, s'étaient réunis au prince de Hatzfeld et au comité de la noblesse, afin de tout préparer pour la solennelle réception du prince-évêque. Le conseiller intime le Belley, l'un des riches propriétaires territoriaux de Silésie, s'était adjoint au prince de Hatzfeld. Les rumeurs dont nous avons parlé ayant acquis quelque consistance dans la ville, les deux négociants dont nous venons de citer les noms, se rendirent en grande hâte à Berlin, où Mgr. de Diepenbroek se trouvait encore, pour s'éclairer près de lui sur la réalité de tous ces bruits, et pour le conjurer, au nom de toute la Silésie, de ne point se soustraire aux empresses de son peuple ; et ravi de la réponse aussi pleine de dignité que de bonté qu'ils en avaient reçue, ils revinrent porter à Breslau la bonne nouvelle dont ils se trouvaient chargés. A l'instant même elle se répandit dans la ville, et parcourant les campagnes, elle fit accourir la noblesse catholique, le clergé et la population voisine. Près de quatre cents membres du clergé rural vinrent s'adjoindre au clergé de la ville. Et tandis que réunis dans l'église de Saint-Vincent, le clergé de la ville et des campagnes, d'une part, et de l'autre, Mgr. de Latassek, suffragant du diocèse, à la tête du grand chapitre, attendaient leur pasteur sous le portique richement décoré de sa cathédrale, le prince de Hatzfeld et M. de Bolly allaient au-devant de lui jusqu'à Lissa, premier relais de poste sur la route de Berlin, où les avaient précédés un détachement de carabiniers urbains en riches et nouveaux uniformes et quarante jeunes personnes d'élite, toutes en blanc, qui juchaient de fleurs la voie du nouveau pontife. La noblesse et la bourgeoisie de Breslau, en habits de cérémonie, portant au bras les couleurs épiscopales (rouge et blanc), fraternellement mêlées sans distinction de rang, formant un cortège de cent quarante-cinq carrosses, s'étaient rendus jusqu'à moitié chemin de Lissa, où le cortège s'arrêta pour attendre le prince-évêque.

A son arrivée, le prélat se vit immédiatement environné et respectueusement salué par le nombreux cortège qui s'était porté à sa rencontre. Le professeur Hutzen, qui avait été chargé de cet honneur par la nombreuse assemblée, prononça une courte harangue dans laquelle, lui rendant hommage au nom de la province, lui portant en offrandes les prémices de l'amour et de la confiance de son troupeau, il lui demandait la permission de le suivre au temple du Seigneur pour l'y remercier du précieux don d'un si digne pasteur. Voici le texte de la réponse du prélat : "Je vous rends grâce, Messieurs, de votre si cordial accueil. C'est avec bien de la difficulté que je suis venu à vous, non que j'éprouvasse de l'aversion pour un pays où il se trouve encore tant de choses nobles et bonnes, mais à cause des rudes et difficiles devoirs que j'allais y trouver à remplir, et auxquels mes forces ne me paraissaient pas proportionnées. J'ai résisté, je vous l'avoue, Messieurs ; j'ai même poussé ma résistance jusqu'aux extrêmes limites que comporte l'obéissance envers le souverain Pontife, contre de notre foi. Mais on commande notre chef à tout, là il ne reste plus qu'à obéir ; et par soumission, je m'efforcerai de remplir, suivant l'étendue de mes forces, mes pénibles devoirs. Les affectueux sentiments dont j'ai partout recueilli l'expression, ceux que vous-même m'exprimez en ce moment, m'inspirent autant de courage que de reconnaissance. Je vous remercie principalement de ce que, dans cet accueil, tout est exempt de défiances qui lui seraient étrangères. Marchons toujours, sans se laisser détourner par aucune autre fin, dans les voies de la

modération et de la charité, et nous parviendrons à notre but ; car il n'est dans notre foi rien dont nous puissions rougir. Tenons ferme à cette foi, tenons-y sans nous départir en rien de son caractère de paix et d'amour, et nous acquerrons ici-bas et là-haut la suprême félicité." En terminant, le prélat les mains au ciel, s'écria : *Dieu soit Jésus-Christ ! Et d'une voix unanime toutes les bouches répondirent : Pour toute Péternité ! Amen (1).*

Le cortège avait franchi les portes de la cité ; arrivé sur la place des Chevaliers, il s'arrêta, et tout le monde sortit de ses voitures. Rangés par quatre, le clergé, la noblesse, la bourgeoisie, les artisans, les ouvriers même et les domestiques, tous en habits de fête, s'avançaient vers le Dôme. Les élèves en théologie, auxquels le curateur de l'Université avait refusé la bannière de la Faculté, en avaient, en hâte, fait peindre deux plus petites, portées à leur tête. L'aspect du nouvel évêque parut à tous les spectateurs tellement imposant, que pas un chapeau ne demeura sur une tête. Le pont de l'Ordre n'étant pas encore rétabli, la procession fut obligée de faire un long détour qui favorisa son magnifique développement. A l'entrée de sa cathédrale, l'évêque fut harangué par son suffragant à la tête de son chapitre ; et il en franchit enfin le seuil au bruit solennel des cloches de toutes les églises catholiques de la ville. Le chœur chantait cette fois le psaume *Jubilate Deo omnibus terra*, tandis que prosterné au pied de l'autel, le pasteur demandait à Dieu la grâce de pouvoir conduire son peuple aux verts pâturages du salut, et que, dans la même humble attitude, le peuple rendait grâce à Dieu de lui avoir donné un si digne pasteur. Après avoir étonné sur ce peuple fidèle sa main épiscopale pour le bénir, Mgr. de Diepenbroek fut conduit à sa résidence, où la jeunesse de l'Université catholique le salua d'une dernière cantate. Cette grande et belle solennité se termina, suivant le compte qu'en ont rendu les journaux d'Allemagne, sans le moindre incident qui eût pu troubler la tranquillité publique.

Jamais, avant cette époque, aucun évêque de Breslau n'avait célébré une telle entrée à ce point triomphant dans sa résidence. Cette réception extraordinaire avait été préparée par la corporation catholique, sans aucune participation de la part de l'évêque. C'est que le bon sens catholique se rendait compte de l'importance d'une déclaration solennelle de sa foi et de sa fidélité à l'Église, au lieu même où le schisme anti-romain avait planté le premier étendard de sa révolte. Si les Rouglens s'étaient constitués en communauté sous le nom de leur chef, où s'ils s'étaient simplement déclarés protestants, cette défection qui, au fond, n'embrassait que quelques prêtres égarés et un certain nombre de prétendus catholiques, qui depuis longtemps avaient renoncé au culte public de leur église et à la pratique de ses commandements, aurait passé presque inaperçue ; elle n'eût pu guère offrir d'occasion propice à une manifestation aussi grandiose et aussi saisissante du zèle des catholiques pour la pureté et pour l'honneur de leur Église. Mais le sectaire de Laurahütte, tout en restant dans son scandaleux concile de Leipsick, les principes fondamentaux de la foi catholique, affiche encore l'inconcevable prétention, et fait à l'Église la sensible injure de se dire *catholique*, et le protestantisme allemand, embourbant les trompettes de Jéricho, croyait, à leurs bruyants éclats, voir tomber à ses pieds les murailles et les tours de la sainte cité. Son immense cri de jubilation, prolongé pendant des mois, parcourut l'Allemagne : "Le catholicisme avait perdu le prestige d'unité qui seule le distinguait de toutes les sectes chrétiennes ; un sacerdoce indépendant et libre des chaînes romaines, surgissait de toutes parts ; une inextricable confusion d'opinions religieuses, sans rien sacrifier de leur indépendance, s'unissait en une protestation commune ; et tout cela demeurait catholique, en dépit de l'arrêt d'impulsion injurié contre ces dissidents d'espère nouvelle. Se engageant à la clôture du bureau, cette multitude d'apostats allait le dépeupler, enlevant en masse ou une à une le plus grand nombre des brebis, et l'Église romaine délaissée ne trouverait plus où poser son pied en Germanie." C'est contre ce manifeste des vœux et de l'esprit hétérodoxe que protestait la Silésie catholique tout entière ; elle manifestait de la manière la plus éclatante son inviolable attachement à la foi de ses pères dans la vénération qu'elle témoignait pour le pasteur que lui avait donné le prince des apôtres, sans la volonté duquel Mgr. de Diepenbroek ne fût point monté sur l'antique siège de Breslau ; en sorte que cette vénération anticipée est en même temps un éclatant hommage rendu à la chaire apostolique, en face de cette chaire de postérité créée et ridiculement occupée par un renégat sans foi. C'est sous ce rapport principalement que l'entrée de Mgr. de Diepenbroek dans sa ville épiscopale mérite d'être consignée aux annales de l'histoire ecclésiastique de nos jours.

Peu de jours après cette solennelle entrée, Mgr. de Diepenbroek publia sa première lettre pastorale, adressée au clergé et à tous les fidèles de son nouveau diocèse. Il y rappelle d'abord combien peu l'administration d'un aussi vaste diocèse, parai les troubles si déplorables qui l'agitent, répondait à ses inclinations personnelles, et bien moins encore à sa confiance en sa capacité. "Le vœu et les encouragements du Saint-Père, dit le prélat, qui, par la bouche de son représentant, me fit adresser les paroles qu'autrefois un vénérable

(1) Cette exclamation populaire qui, dans l'Allemagne catholique, sert de salut entre les individus, sert ainsi de profession publique à la foi catholique. Nul protestant n'a osé en employer la formule ni même y répondre ; l'aurait-il de se déclarer catholique. Rien de plus remarquable que cette aversion pour le saint nom du Rédempteur, même chez les protestants appelés piétistes. Sous ce rapport, le cri du prélat était un appel à la foi catholique et à sa profession publique.

pontife adressait à saint Hilaire, me semblèrent la voix de Dieu lui-même, à laquelle il ne m'était point permis de résister, et c'est ainsi qu'après avoir enduré le plus pénible des combats, j'ai accepté le redoutable ministère auquel je m'étais d'abord et itérativement refusé, espérant de la bonté divine qu'elle daignerait accepter avec quelque complaisance ce sacrifice de mon obéissance." Passant ensuite à un sujet plus grave et plus essentiel, la lettre pastorale appuie sur les témoignages historiques les plus authentiques les véritables caractères de l'une et unique Eglise catholique; dans une langage quasi-poétique, elle trace en quelque sorte les magnifiques concours de cette éternel édifice, qui, assis sur le roc qui est Pierre, n'a pu être miné, en dix-huit siècles, par la fureur des flots qui mugissent autour de lui. Puis, le pontife aborde les questions brûlantes des rapports du sacerdoce de son diocèse à l'égard de l'apostasie du moment. Ici, le prince de l'Eglise développe et réfute les fausses idées que, parmi les défectionnaires, l'on répand sur les principes de l'Eglise catholique, sur ses doctrines et sur ses pratiques; il donne sur tous ces objets des éclaircissements conciliateurs, et finit par conjurer son clergé de le soutenir, par une coopération fidèle et étroitement unie, dans sa difficile vocation. Sa lettre pastorale se termine par l'expression de la gratitude que, du fond d'un cœur encore profondément ému, il exprime à tous, prêtres et laïques, grands et petits, pour l'amour, la noble confiance, dont, à l'entrée dans son diocèse, et plus particulièrement dans sa ville épiscopale, il a reçu de si éclatants témoignages. Cette première allocution à ses diocésains a produit parmi eux, et parmi quelques autres encore, la plus vive et la plus salutaire impression. C'était le langage du bon pasteur, adressé à ses brebis errantes aussi bien qu'à son troupeau fidèle. Espérons que cette voix d'indulgence et de miséricorde n'aura pas retenti tout-à-fait en vain aux oreilles des premières-

Ami de la Religion.

BULLETIN.

Nouvelles d'Europe.—Mexique et Oregon.

—La malle d'Europe du 4 est arrivée avant-hier. Depuis la douloureuse et sanglante catastrophe de Leipzig, aucun événement important n'était venu faire diversion dans les incessantes éventualités et complications inquiétantes que font naître partout où elles pénètrent, les funestes doctrines du radicalisme et du rationalisme. On peut en voir, dans le rendu-compte de la déplorable affaire de Leipzig, que nous publions dans une autre partie de cette feuille, les inévitables et pernicieuses conséquences. Nous avons eu grandement raison de nous désoler du rapport du *Courrier des Etats-Unis* qui faisait retomber toute la faute de ce désordre sur les *Jésuites*, c'est-à-dire, sur les catholiques, puisqu'il n'y a pas un Jésuite en Saxe, tandis que c'est tout le contraire, comme on peut facilement s'en convaincre par les pièces que nous publions plus loin. Quoique la paix soit rétablie pour le moment, il n'est pas à présumer que les choses puissent s'arrêter là. Nous aurons encore sans doute bientôt, d'autres semblables désordres à enregistrer. Les conséquences découlent toujours des principes. On proclame le communisme, l'égalité et la liberté absolues et la suprématie du peuple, en politique le rationalisme et l'individualisme, en religion, on doit avoir anarchie, discordes, insubordination, division dans l'une et dans l'autre.

La Suisse est toujours sur la *qui vive*. Cependant il paraît que l'assassinat de M. Lou a eu un effet tout contraire à ce qu'en espéraient les radicaux. Au lieu de servir leur cause, elle opère partout des défections. A Berne même les amis de la constitution et de la légalité s'organisent en association dans le but de s'opposer à la société dite *ligue populaire*. Toutefois, à moins d'intervention de la part des grandes puissances, l'opinion générale s'accorde à y croire une guerre civile inévitable.

En Irlande, les affaires prennent une tournure qui a tout l'air d'une mystification. Ce n'est plus le libérateur qui embarrasse le plus fortement le ministère Peel, ce sont ses anciens partisans, ceux qui se sont intrigués le plus activement pour le mettre à la place des Whigs et le porter au pouvoir, les Tories enfin et les Orangistes. Ils organisent sur presque tous les points de l'Irlande des associations qui commencent à donner de l'inquiétude. Des assemblées espagnoles avaient été convoquées à cet effet plusieurs fonctionnaires du gouvernement y avaient pris une part très active. Il paraît même que quelques-uns d'entre eux s'étaient conduits d'une manière si violente et si déloyale, que le chancelier d'Irlande avait cru nécessaire de destituer deux des principaux, de leur charge, afin d'intimider les autres et arrêter ces manifestations. Mais cet acte d'autorité n'a fait qu'aigrir le mal et le ministère Peel se trouve aujourd'hui dans la triste alternative ou de reculer, ou de faire un coup d'état par la destitution d'un grand nombre de magistrats qui pour braver l'autorité et au mépris de ses menaces, n'ont pas craint d'assister aux assemblées et d'entrer dans la ligue ennemie. Qu'en résultera-t-il? C'est

ce que l'avenir nous apprendra. De son côté cependant O'Connell ne se ralentit point; il prépare les suffrages en faveur de membres *repealers* pour la prochaine élection et on porte à soixante le nombre de ceux qui sont assurés du succès.

Nous ne voyons pas que la nouvelle de l'abjuration de M. Newman, qu'un journal des Etats-Unis donnait dernièrement, sur la foi d'un correspondant, comme un fait accompli, soit confirmée par la dernière malle d'Europe. Cependant sa prochaine conversion au catholicisme n'est plus un problème; les organes du protestantisme en conviennent eux-mêmes. Il paraît aussi que le nombre des convertis en Angleterre augmente de jour en jour. Voici comme s'exprime sur ces points, le *Journal des Villes et des Campagnes*;

“Les conversions dont nous sommes témoins dans l'Eglise anglicane et celles qui s'y préparent absorbent, au-delà du détroit, l'attention de tous les hommes sérieux. Nous avons déjà parlé de quelques articles des journaux religieux anglicans destinés à calmer les esprits, ou du moins à faire une diversion; mais voici un fait qui est plus significatif. Un prélat de l'Eglise anglicane, l'évêque de Chichester, vient de publier deux longues lettres sur les questions qui ont récemment agité cette Eglise; il a saisi, pour cela, l'occasion que lui offrait un mémoire qui lui a été présenté par 117 paroissiens de Shoreham, relativement aux nouveautés introduites dans quelques cérémonies par leur curé. Dans la première de ces lettres, le prélat, qui s'attache à combattre l'école puseyite et le rétablissement des anciens usages que les ignorans appellent des nouveautés, s'exprime en ces termes sur la conversion de M. Newman depuis si longtemps annoncée:

“Je crois qu'il y a peu de membres du clergé, ayant suivi le progrès des derniers événements qui se sont passés dans notre Eglise, qui ne sachent que les adhérens de M. Newman (car il est réellement le chef du parti) sont en très-petit nombre. Un court espace de temps suffira maintenant pour prouver cette assertion. Il est bien connu que M. Newman se dispose à se séparer de nous; lorsque cet événement aura lieu, on verra combien peu de personnes seront disposées à le suivre.”

“Voilà un fait assez étrange et qui prouve à lui seul le dépit que la conversion de M. Newman fait naître chez certaines personnes. Un évêque, dans une lettre publique, croit devoir anticiper les événements et annoncer à l'Angleterre que son plus éminent docteur se dispose à se séparer de l'Eglise anglicane. Mais quelle nécessité, si cette conversion n'a pas plus d'importance que semble le dire l'évêque de Chichester, d'en occuper ainsi par avance le public? Qui a donné mission à Mgr de Chichester, de descendre dans la conscience de M. Newman et de confesser publiquement ce que M. Newman lui-même croit devoir tenir secret?”

“Ces préoccupations révèlent que le mal est plus grand qu'on voudrait le laisser croire.

“D'autre part, nous lisons, sur la même question, dans le journal *l'Ecclésiastique anglais*: “... En dépit de nos défauts, de nos anomalies, de notre relâchement dans la doctrine et la discipline, nous doutons que personne, et moins encore un ecclésiastique, puisse, avec juste raison, de se séparer de l'Eglise d'Angleterre.

“Nous savons qu'en disant cela, nous n'empêcherons pas de ce joindre à l'Eglise de Rome les personnes qui ont déjà pris cette résolution. Aucun des arguments que nous avons fait valoir pour soutenir notre opinion n'a été ébranlé par les membres de notre Eglise qui l'ont laissé... Gémissons pour eux et pour nous (en tant que nous serons privés du secours de leurs prières et de leurs talens); mais pourquoi serions-nous tourmentés par des doutes et des inquiétudes lorsqu'il n'y a pas lieu de nous affliger?...

“Si les conversions continuent et augmentent même, sachons tirer profit de ce fait en nous efforçant de mettre la discipline de notre Eglise en plus grande conformité avec ses doctrines; car tant que nous ne serons pas entièrement arrivés là il y aura et il devra nécessairement y avoir de nombreuses désertions.”

“Ces derniers mots prouvent que tous les membres de l'Eglise anglicane ne sont pas autant rassurés que l'évêque de Chichester sur les conséquences que devra entraîner la conversion de M. Newman. Ce dépit et ces inquiétudes méritent d'être constatés.

—Les démonstrations belliqueuses du Mexique n'en sont toujours qu'aux fanfaronades. Beaucoup de mots et point d'effet. La presse mexicaine fait sans cesse grand tapage, mais il y a tout lieu de croire que la guerre ne sera

que sur le papier. Car par le temps qui couvre les combats ne se font plus guère qu'à coup de plumes ou à coup de diplomatie. Comme ils ne sont pas dangereux, et que la presse y trouve abondamment de quoi se sustenter, il ne faut pas être surpris qu'elle soit si prompte à sonner l'alarme, et si tardive à rengainer l'épée. Si nous n'étions accoutumés à la voir emboucher la trompette guerrière, s'emparer des moindres incidens pour en faire une affaire grosse de conséquences, et exploiter la moindre rumeur et quelquefois une simple possibilité, pour lui donner toute l'apparence d'un événement indubitable et important, nous serions sans cesse dans l'anxiété et l'inquiétude. Car à peine une difficulté paraît applanie, qu'on s'empresse d'en créer une autre. C'est ainsi qu'on annonce une nouvelle querelle diplomatique entre la France et le Mexique, par suite de laquelle M. Alley de Cyprey, consul français à Mexico, aurait demandé ses passe-ports et rompu toute relation avec le gouvernement mexicain. On prétend aussi que le général Peredès qui pour renverser Santa-Anna s'était mis à la tête de la révolution qu'il espérait exploiter à son profit, se voyant déçu par l'élévation du général Herrera à la présidence, s'efforcera d'organiser une nouvelle révolution et aura, refusé, en conséquence, de marcher contre le Texas. On va jusqu'à mettre en sa place, à la tête de l'armée mexicaine, l'ex-président Bastamente que l'ex-président Santa-Anna, le dernier déchu, était parvenu à vaincre et à forcer de s'expatrier. Peredès réussira-t-il à renverser Herrera et à monter sur le siège présidentiel, en attendant qu'un autre le chasse à son tour? C'est ce qu'il est difficile de prévoir avec des principes tels qu'en professent les Mexicains. Du moins si la chose n'est pas probable elle n'est pas impossible. Toutefois une déduction qu'il est facile d'en tirer, c'est que si tous ces imbroglios sont vrais ainsi que l'intention et la menace de révolte qu'on prête encore à la Californie, contre le Mexique, la guerre qu'on disait inévitable entre le gouvernement de Mexico et celui des Etats-Unis, devient impossible et terminée dès maintenant. C'est toujours mieux que rien.

Pendant qu'on annonce encore la révolte du Yucatan contre le Mexique pour se déclarer indépendant, et la quasi-certitude d'une prochaine annexion de la Californie aux Etats-Unis, on prétend, d'un autre côté, que la législature de l'Orégon s'est assemblée le printemps dernier, pour examiner la question de son indépendance, que tous les partis ont été d'avis que ce territoire devait former une république indépendante, et que l'hon. Compagnie de la Baie d'Hudson même avait été de ce sentiment. Cette contrée était dans un état très prospère.

— La dernière maille donne de la moisson en Angleterre, des nouvelles beaucoup plus rassurantes que celle qu'on avait reçues précédemment. Le tems était redevenu très favorable à la récolte pendant les quinze derniers jours. Elle se faisait avec activité, et les grains étaient meilleurs qu'on ne s'y attendait. Mais comme les patates ont souffert beaucoup de dommage dans plusieurs parties du pays et qu'on appréhende que la disette en devienne presque générale, on présume que le blé sera plus cher cette année qu'aux précédentes.

En Irlande, la moisson était abondante.

Une personne désire trouver de l'emploi comme Couturière. S'adresser chez Madame Fournier, Faubourg St. Laurent, rue St. Urbain, No. 68.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

HOLLANDE.

— Le mois dernier, NN. SS. les évêques d'Emmaüs et de Gherra ont fait des visites pastorales dans plusieurs districts de la Hollande, et y ont confirmé plus de 4,000 enfans. Partout les deux prélats ont été reçus avec de grandes démonstrations d'allégresse et de respect par les populations catholiques. Ils ont assisté à la clôture des missions données, à Vedhovene Best par les Rédemptoristes et le clergé des environs. *Ami de la Religion.*

CONSTANTINOPLE.

Les six patriarches œcuméniques de Constantinople. — Depuis leur schisme, les patriarches de Constantinople se donnent, comme chacun sait, le titre fastueux d'œcuméniques ou universels. Ce titre a toujours été sans doute un orgueilleux mensonge, mais assurément il n'a jamais eu moins de sens que de nos jours. En effet, l'Eglise de Russie, qui professe la même foi que celle de Constantinople, est administrée par le pape Nicolas qui prétend bien n'avoir point d'ordres à recevoir du patriarche byzantin. Celui-ci au contraire est un instrument docile entre les mains de l'autocrate qui le considère, et avec raison, comme un rouage de sa machine politique qu'il peut faire fonctionner à son gré. La Grèce s'est également soustraite à la juridiction du patriarche de Constantinople, et elle a consommé son schisme par un article de sa constitution. S'il faut en croire les bruits qui circulent, d'autres

défections se préparent au sein même de la Turquie, de sorte que très-probablement l'œcuménicité ou universalité des patriarches grecs se réduira dans quelques années à l'enceinte des murs de Constantinople, dont un quart à peu près de la population est grecque, et pourra continuer de reconnaître leur juridiction. Quoi qu'il en soit de la valeur du titre, l'Eglise de Constantinople compte en ce moment six patriarches œcuméniques, tous pleins de vie et de santé. Depuis quelques années, cinq d'entre eux ont été victimes de l'inconstance de la fortune et peuvent aujourd'hui, dans leur retraite, méditer à loisir sur le néant des grandeurs de l'Eglise byzantine. Leur passage sur le siège patriarcal a été si rapide, qu'il est très-difficile, à moins de consulter directement les archives du patriarcat, de dire au juste combien d'années ou de mois chacun d'eux a régné, pour nous servir de l'expression consacrée. Voici les noms de toutes ces saintetés (1), détroncées.

1o. Constantin, auparavant évêque du Sinaï. Il occupa le siège patriarcal quatre ou cinq ans. Une intrigue de ses co-religionnaires le fit déposer, et son successeur le relégua dans l'île d'Antigone, à l'entrée du Bosphore. C'est un homme instruit, mais fanatique à outrance.

2o. Constantin, l'ignorant. C'est le nom que lui ont donné les Grecs, pour le distinguer du précédent. On l'accusait de ne pas savoir suffisamment écrire pour mettre convenablement sa signature au bas des actes rédigés par les secrétaires du patriarcat. Il a régné tout au plus une année; on l'a relégué à Arnaoutkeui, l'un des villages du Bosphore.

3o. Grégoire, ci-devant évêque de Serres en Macédoine. Il a occupé le siège patriarcal trois ou quatre ans. Un démêlé avec les Anglais, à l'occasion de leurs protégés Grecs des îles Ioniennes, se termina par sa déposition. Il a été relégué comme son prédécesseur à Arnaoutkeui. Il fut remplacé par Anthime, archevêque de Cyzique, qui eut le bonheur extrêmement rare de mourir patriarche, après quelques mois de règne.

4o. Son successeur fut Anthime, évêque de Nicomédie, qui ne tarda pas à être déposé et exilé aux îles des Princes, à l'entrée du Bosphore.

5o. Le siège patriarcal fut ensuite occupé par le patriarche Germain, qui vint d'être déposé après avoir régné trois ans. C'est un homme incapable et ignorant qui ne sait même pas sa propre langue. Il eût été déposé beaucoup plus tôt s'il n'eût été soutenu par la Russie, dont il servait la politique avec le plus grand zèle.

6o. Le nouveau patriarche s'appelle Mélèce. Il était auparavant archevêque de Cyzique, et membre du Saint-Synode. Il paraît qu'il a dû son élection à la grande quantité de fonds dont il pouvait disposer. On dit en effet que son prédécesseur n'a été destitué que parce qu'il n'a pu payer 200,000 piastres, près de 500,000 fr., que ses protecteurs laïques exigeaient de lui. On assure que pour détourner le coup qui le menaçait, il y a six mois, il leur paya 100,000 piastres, environ 250,000 fr. Cette fois on ne s'engageait, dit-on, à le maintenir qu'à la condition qu'il fournirait 200,000 piastres. Dans six mois, aurait dit le patriarche, vous m'en demanderez 400,000, je ne puis plus y tenir. Pendant qu'on marchandait, les électeurs s'étaient entendus, l'on signifia au patriarche qu'il eût à se démettre, et Mélèce fut proclamé à l'unanimité, dit le journal grec de Constantinople. Le clergé, comme toujours, n'a eu à peu près aucune influence dans cette élection. Ce sont les laïques qui font et défont les patriarches; les principaux fanariotes se considèrent comme les *cardinaux* de l'Eglise orientale, et s'attribuent sans façon le droit de conférer et de retirer à leur gré la juridiction patriarcale. *Ami de la Religion.*

NOUVELLES POLITIQUES.

TURQUIE.

— Le différend survenu entre les Bosniaques et les troupes autrichiennes du cordun a été réglé à l'amiable par les soins du feld-marchal-lieutenant qui commande sur cette frontière. *Univers.*

SAXE.

— Le *Constitutionnel* donne les détails suivans sur les débuts de l'éméute: "Leipsick, 13 août.

"Hier, à neuf heures du soir, après la revue, les tambours de la garde communale donnèrent une aubade au prince Jean, qui était logé à l'hôtel de Prusse. La musique fut souvent interrompue par des cris. Enfin, quelqu'un lança une pierre contre l'hôtel et brisa des vitres. Ce fut un signal; aussitôt des pierres furent lancées de tous côtés, et bientôt il ne resta pas une vitre. Le commandant du bataillon des chasseurs, le colonel Butler, reçut l'ordre de faire feu, mais il n'obéit pas. Le colonel a donné sa démission."

On lit dans le *Globe*:

"Les troubles qui ont eu lieu à Leipsick sont dus aux partisans du mouvement religieux qui agit en ce moment une partie de l'Allemagne. La secte des *catholiques allemands*, secondée par les protestans de toute nuance, qui sont en majorité à Leipsick, a voulu protester, par des cris et par des menaces, contre les principes exclusivement catholiques que professe hautement le frère unique du roi de Saxe, le prince Jean. De là est résulté le conflit déplorable qui a nécessité de la part de la troupe l'emploi de ses armes."

Nous terminons par quelques réflexions du journal *la France*:

"Ce sont les idées de Châtel proclamées par d'indignes prêtres qui ont malheureusement pénétré chez nos voisins. La Saxe est presqu'entièrement en

(1) Les Grecs donnent à leurs patriarches le titre de Toute-Sainteté.

ERREUR

rière protestante, mais la famille royale est catholique. A Dresde, il y a une église auprès du palais du Roi ; à Leipsick, les catholiques ont obtenu, pour les cérémonies de leur culte, la concession d'un temple protestant. Les protestants ont naturellement vu avec joie le schisme qui éclatait, et qui tendait à diminuer encore en Saxe le nombre des catholiques, déjà si restreint. La présence du prince Jean, héritier de la couronne, leur a fait naître l'idée d'une démonstration, la piété du prince et sa foi catholique étant bien connues. De là les désordres qui ont éclaté. Le prince a montré d'abord une grande patience, mais d'après les feuilles allemandes elles-mêmes, les vitres de son palais ayant été brisées à coups de pierres, et, on ne peut en douter, par les protestants et les schismatiques, l'ordre de faire feu a été donné, mais à la dernière extrémité, et quand tout espoir de conciliation a été épuisé. La dignité du prince qui représentait le Roi avait été offensée ; reculer devant l'émeute était impossible, c'était lui donner de la force, et les conséquences qui sont résultées du conflit ne peuvent retomber que sur les imprudents qui les ont provoquées.

—Voici, d'après le *Journal des Débats*, de nouveaux détails sur les affaires de Leipsick :

« Nous avons reçu des nouvelles de Leipsick du 15. Le convoi des morts tombés dans l'émeute du 12 avait eu lieu la veille, et les inquiétudes que l'on avait conçues à cette occasion ne s'étaient heureusement pas réalisées. Tout s'était passé avec ordre et recueillement.

« Environ vingt mille individus ont suivi le convoi. La foule s'était rassemblée dès cinq heures du matin sur la place publique ; le cortège ne s'est mis en marche qu'à sept heures. Les familles des morts avaient résolu de ne faire qu'une seule cérémonie funèbre. Le cortège était ainsi composé :

« Un détachement de la garde communale à cheval, un bataillon de la garde communale à pied, les chefs des étudiants suivis de leurs camarades divisés en sections, la musique du 3e. bataillon, le drapeau de l'Université suivi d'étudiants, le comité dirigeant six cercueils suivi d'une garde d'honneur d'étudiants et des familles ; quatre cercueils étaient portés à bras et deux placés sur des voitures. Le grand drapeau de la Société des Arquebusiers, un autre corps de musique, des députations diverses, la corporation des imprimeurs avec leur drapeau et leurs insignes, la corporation des marchands avec leur bannière, une suite immense de bourgeois et d'étudiants, divisés en quatre sections, bannière en tête, un détachement de la garde communale. Des deux côtés, les étudiants et la garde communale formaient la haie. Le cortège a traversé les promenades, la place Royale, au milieu du plus profond recueillement. On avait craint un mouvement près du château, mais tout s'est borné à quelques cris.

« Quatre discours ont été prononcés à l'entrée du cimetière, où le cortège s'est arrêté. L'autorité n'a pas permis à la foule d'y pénétrer. La cérémonie funèbre s'est ainsi achevée avec calme, et le peuple s'est dispersé sans autre démonstration.

« Ce ne sont point comme on l'avait dit d'abord, les ministres de la guerre et des cultes qui sont arrivés à Leipsick ; c'est le ministre de l'intérieur, M. Falkenstein, jouissant personnellement d'une grande influence dans cette ville, qui a été envoyé de Dresde.

« La députation que la ville de Leipsick avait envoyée à Dresde auprès du Roi était de retour le 14. Le Roi avait donné audience aux députés, et avait témoigné la plus vive émotion. C'est les larmes dans les yeux qu'il leur a dit que cet événement était une des plus cruelles épreuves de sa vie. Le Roi n'a cependant pas cru devoir faire aucune concession formelle, les demandes de la municipalité lui paraissant impliquer trop de méfiance envers son Gouvernement. Des renforts d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie avaient été réunis dans les villages autour de Leipsick pour prêter au besoin main forte à la garnison.

« Le conseil municipal s'est de nouveau réuni le 11, et a rédigé l'Adresse suivante, qui a été envoyée au Roi :

« Sire,

« Les malheureux événements qui ont frappé notre ville, dans la nuit du 12 août, auront vivement affecté le cœur de Votre Majesté. Tous les citoyens loyaux de Leipsick déplorent avec nous les causes fâcheuses de ce malheur qu'une enquête fera connaître. De même que l'homme cherche une consolation dans le malheur, de même nous la trouvons dans ce fait incontestable que l'amour, la fidélité de notre ville pour son Roi légitime n'ont pas été un instant ébranlés. Que Votre-Majesté daigne avoir confiance dans cette assurance sacrée, et conserver à notre ville sa sollicitude et son amour paternels.

« Nous sommes, avec au profond respect et une fidélité inébranlable, vos très obéissants serviteurs, le conseil municipal de la ville de Leipsick.

« Le 13 août.

(*Suivent les signatures.*)

Idem.

— On écrit de Leipsick, le 17 août :

« Hier, les conseillers municipaux et les officiers de la garde communale se sont réunis à la municipalité, à deux heures de l'après-midi, pour recevoir de M. de Langen, commissaire du Roi, communication de la réponse de S. M. aux Adresses qui lui ont été présentées. Le commissaire du Roi ayant été introduit, s'est exprimé dans les termes suivants :

« Messieurs, S. M. le Roi m'a chargé de vous communiquer sa réponse aux Adresses qui lui ont été présentées, et de vous faire connaître son opinion. Je suis peiné, Messieurs, que ma présence ici ait pour cause des événements qui blessent à la fois le cœur et la fierté de tout Saxon. Le Gouvernement

vernement fera exécuter les mesures prises par ses organes ; je ne puis entamer un discours sur ce point. Mais comme le mensonge, cette grande plaie de nos jours, attaque d'une manière incroyable le nom d'un noble prince, je vais vous raconter encore une fois les faits en ce qui concerne le prince Jean.

« La revue de la garde communale a eu lieu suivant l'usage. Après la revue on cria : Vive le prince Jean ! Le prince se rendit à Preinenbourg et réunit les chefs des autorités civiles et municipales à un banquet dans l'hôtel de Prusse, où S. A. R. était descendue. Au moment de la retraite, des groupes nombreux s'étaient formés devant l'hôtel de Prusse, et non-seulement on criait et l'on faisait du bruit, mais on commença à lancer des pierres. Le commandant de la garde communale reçut l'ordre de disperser les attroupements : en conséquence, il envoya chercher les hommes du poste de Naschmarek ; ce poste ne put arriver.

« Pendant ce temps, la foule, qui grossissait, lança des pierres dans les fenêtres et sur le seuil de l'hôtel de Prusse. Alors, l'autorité civile, le commandant de la ville et de la garnison (colonel de Buttar) résolut de faire venir un détachement de la garnison. Ce détachement arrivé, il repoussa la foule ; mais les attroupements se formèrent de nouveau et ne voulurent point céder ; ils continuèrent au contraire à crier et à lancer des pierres. Les officiers ont sommé le peuple de se séparer ; mais n'ayant pas réussi dans cette sommation, qui fut accueillie par des pierres lancées contre les troupes, et qui blessèrent plusieurs soldats et officiers, l'ordre fut donné de charger les armes, qui furent ensuite repostées, puis on commanda le feu. Ainsi, la force armée a agi conformément aux lois : elle est intervenue sur réquisition préalable des autorités civiles. Il résulte de cet exposé, tiré des rapports officiels, que le prince Jean n'a pas donné ordre de faire feu, qu'il ne pouvait même pas le donner, et que par conséquent ceux qui attaquent à ce sujet le prince ne connaissent pas ou ne veulent pas connaître les faits. Tout homme loyal s'empressera de réfuter de pareils bruits.

« Le commissaire donne ensuite lecture de la réponse du Roi :

« J'ai reçu les députés de la ville de Leipsick, venus pour me témoigner la peine que leur avaient causée les malheureux événements de la nuit du 12 au 13 courant, et me donner l'assurance de sa fidélité et de son dévouement. Je crois devoir communiquer ce qui suit à la ville de Leipsick, et je veux que le public en soit instruit. J'étais heureux et fier de régner sur un peuple fidèle, respectant la loi et la justice, et qui a si souvent manifesté son attachement à la dynastie dans les circonstances les plus difficiles. Appuyé sur la constitution du pays, je pouvais espérer que le peuple saxon, pénétré de son esprit, y resterait fidèle, même dans des temps orageux, et ne marcherait que dans les voies de la constitution et des lois. J'ai été d'autant plus peiné, que la deuxième ville du royaume, où j'aimais à résider et dans laquelle j'ai reçu si souvent des témoignages de fidélité et de dévouement, une ville aussi heureuse et aussi florissante que Leipsick, ait été le théâtre d'un attentat inouï ; que la loi ait été violée dans la personne de mon frère chéri, qui, pour remplir un devoir patriotique, s'était rendu au milieu des citoyens de Leipsick plein de bienveillance et de confiance.

« Je suis profondément affligé de voir qu'on n'ait pas rougi d'exciter l'opinion publique par des bruits aussi ignobles que mal fondés. Je recommande paternellement et sérieusement de ne pas y ajouter foi. Je plains vivement les victimes, peut-être innocentes, qui sont tombées par suite de l'intervention de la force armée. Une enquête sévère et un examen impartial de la conduite des autorités répandront du jour sur toute cette affaire ; et si les citoyens bienveillants réunissent leurs efforts, l'ordre sera maintenu, et il ne faudra pas des mesures plus sévères pour faire respecter les lois. Mais je dois le dire avec une profonde douleur, mon ancienne confiance dans une ville au sein de laquelle la pensée d'un pareil attentat a pu naître et être exécuté sous ses yeux est ébranlée. C'est pourquoi j'adresse avec bonté et fermeté ma parole royale au grand nombre de citoyens loyaux de Leipsick qui ont à cœur le bien de la patrie et de la ville et l'honneur du nom saxon. Puissent-ils se grouper autour du trône et de la Constitution, et résister avec force et dignité aux efforts de ceux qui ne veulent pas l'ordre constitutionnel, mais la domination sans bornes de tous, afin que la loi reste inviolable, et que l'ancienne confiance dans une ville qui a toujours été chère à mon cœur puisse rétablir !

« Pilsnetz, le 15 août 1845.

Signé : FREDERIC AUGUSTE.

« Contresigné : DE FALKENSTEIN.

« A la fin de la séance le président au conseil municipal a crié : *Vive le Roi !* et toute l'assemblée a répondu.

« Ce matin, la réponse du Roi a été affichée sur tous les murs de la ville.

Idem.

Affaire de Leipsick.—La catastrophe si grave en elle-même qui vient d'ensanglanter l'une des premières villes de commerce de l'Allemagne, acquiert une gravité bien plus grande encore par la cause qui l'a produite, et que développe fort bien une lettre écrite par un témoin oculaire à la *Gazette d'Augsbourg*. Cette feuille qui, pendant plusieurs jours, a gardé, sur l'affaire de Leipsick, un silence qu'elle jugeait commandé par une prudente circonspection, n'hésite plus aujourd'hui à publier cette lettre, où se trouve consignées les véritables causes des insultes prodiguées à l'héritier de la couronne de Saxe, et qui ont provoqué la sanglante répression dont Leipsick a été le théâtre.

« J'étais occupé à vous dépeindre la situation religieuse et l'état d'excita-

PAGINATION

tion où se trouve actuellement la Saxe, et j'allais en tirer la conclusion des très sérieuses collisions qui pouvaient en naître, lorsqu'une sanglante catastrophe est venue démontrer la fermentation qui de plus en plus, se développe des éléments hostiles qui se trouvent en contact. Pour rendre intelligible cette soudaine catastrophe, il est nécessaire de mettre brièvement sous vos yeux ce qui l'a provoquée.

« Le mouvement des dissidents dits catholiques avait trouvé de vives sympathies dans ce pays protestant, et son principe rationaliste avait évidemment exercé une influence croissante sur les démonstrations du rationalisme au sein de l'Église protestante. Vous savez que depuis quelques temps elles se sont montrées spécialement vivaces dans le duché de Saxe, et qu'elle ont trouvé une direction dans la Société des soi-disant amis de la lumière, direction qui s'est également manifestée et propagée dans le royaume de Prusse, notamment en Silésie, et dernièrement même à Berlin. Sans communications ostensibles avec cette Société, la Prusse orientale s'était, de son côté, élevée en attitude de combat contre les définitions orthodoxes de la doctrine évangélique. Dans notre Saxe, les démonstrations contre les piétistes avaient commencé par des Adresses hostiles aux orthodoxes, et ces collisions naissantes tirèrent tout à coup leur impulsion centrale d'une ordonnance ministérielle qui déclara la confession d'Augsbourg l'unité officielle de la liberté de conscience. Cette ordonnance, émanée des ministres en évangélisme (titre depuis longtemps tombé en désuétude), a produit dans tout le pays une émotion prodigieuse et qu'il n'est plus possible de se dissimuler, car il est incontestable qu'en Saxe l'interprétation rationnelle des dogmes de la foi forme l'opinion à peu près générale, et il n'est peut-être aucune contrée de l'Allemagne où l'obligation d'adopter le formulaire de la confession d'Augsbourg puisse trouver une plus invincible résistance. L'immense majorité du clergé et des corps enseignants s'éleva contre une pareille délimitation qui se préparait à ce sujet. » Il semble que nous nous trouvions placés tout à coup sur le seuil d'un édifice dont l'existence était révoquée en doute et dont la construction paraissait impossible, car le rationalisme enseigné depuis un quart de siècle dans nos écoles et dans nos universités paraissait incompatible avec toute institution ecclésiastique. Se dévoilaient entièrement aujourd'hui, il prétend au contraire s'ériger lui-même en institution de cette espèce, c'est-à-dire en Églises. Chose étrange, les milliers d'hommes qui parmi nous s'élevaient en sa faveur sont bien loin de s'associer aux théories néo-hégéliennes et à leurs tendances, en tant qu'elles rejettent toute idée d'une Église; ces gens là, au contraire, en veulent une, mais ils veulent que cette Église ait pour base le « principe rationnel. » C'est à cette époque des plus ardentes protestations que le prince Jean, parcourant le pays, passa en revue les gardes communales, dont il était le chef suprême. Vous savez que la maison royale est catholique, mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que l'on a fait au prince Jean, parmi le peuple, la réputation d'être en Saxe le représentant le plus rigoureux et le plus énergique défenseur de sa foi, tandis que l'on prête au Roi, qui par ce motif est très aimé du peuple, des sentiments beaucoup plus conciliatoires (1). Or, tandis que l'on discutait certaines questions politiques; lorsque l'on prétendait avoir découvert les indices de la présence des Jésuites dans le pays; depuis que l'on avait défendu d'accueillir des temples au culte des dissidents il s'était accumulé une foule de traditions qui faisaient considérer le prince comme la source de ces dernières mesures, et on lui imposait, à cet égard, une responsabilité qui n'aurait dû peser que sur les agents du Gouvernement. « Il ne viendra pas à la revue / il n'oserait ! » le disait-on de toutes parts, et le voilà qui arrive, comme on aurait dû l'attendre de sa fermeté et de l'énergie de son caractère. On répandait cependant à Leipsick une multitude de faux bruits; on disait qu'au revues qu'il avait passées dans d'autres villes il n'avait recueilli que des marques de l'animadversion publique; à Chemnitz même, la garde communale avait refusé de s'assembler à son ordre, et l'on ajoutait qu'à Leipsick surtout il apprendrait à connaître les dispositions populaires. C'est sous ces auspices qu'hier, dans l'après-midi, il passa la revue, environné d'un immense concours de peuple. Aucun symptôme alarmant ne s'était fait remarquer, si ce n'est que l'on avait appris que son salut au bataillons n'avait point été rendu. A l'issue de la revue, le commandant lui porta un vœu qui n'y trouva que peu d'échos et qui fut suivi d'un éclat de rire universel sorti de la masse des spectateurs le soir on ne peut douter qu'une insolente démonstration aurait lieu.

« Le prince était descendu à l'hôtel de Prusse, qui domine une grande place appelée le Rossplatz. Au nord de cette place s'étendent, parallèlement à l'hôtel et élevées au dessus de la place, les promenades. Les promenades et la place étaient également couvertes d'hommes, lorsqu'arriva la musique de la garde communale, pour rendre au prince les honneurs d'une grande retraite musicale. A ce moment commencèrent les manifestations populaires par des clameurs ironiques, des huées et des sifflets. Ces cris injurieux n'avaient rien d'équivoque, car ici le mot de Jésuite est un outrage. Le premier étage de l'hôtel était entièrement éclairé et l'on savait que le prince y soupaient en compagnie des chefs de la garde communale, qu'il avait conviés à sa table. Ce fut la direction que prirent les masses, et quelques pierres commencèrent à voler contre les croisées. Rien ne caractérisait

(1) En 1830, époque à laquelle l'émeute le porta sur le trône, on pensait, même en Saxe, que le Roi allait renoncer à la foi catholique pour embrasser la croyance de ses sujets. C'est à l'influence du prince Jean, qui, en effet, est très sincèrement catholique, que le protestantisme s'est plu à attribuer, depuis lors, la déception qu'il a éprouvée dans ses espérances.

mieux ce tumulte que le chant du fameux cantique protestant, composé par Luther : *Une Citadelle est notre Dieu*. Le premier verset de cet hymne insurrectionnel fut chanté avec une certaine mesure presque solennelle; mais alors les pierres furent lancées en si grande quantité que toutes les fenêtres de l'hôtel furent brisées et que toutes les lumières disparurent du premier étage. En attendant, l'on avait mandé le bataillon de chasseurs stationné dans la Pleis-enburg; il accourut au secours du prince et occupa le Rossplatz. J'ose à peine vous raconter ce qui, suivant les versions qui ont cours dans la ville, se passa dans ce moment, car il me tient à cœur de ne vous envoyer qu'un rapport parfaitement impartial des faits, et il serait fort possible qu'en pareille circonstance l'on se montrât injuste envers les soldats et leurs pénibles devoirs. Suivait les détails qui circulent en ville, où l'agitation est extrême, l'on n'aurait pas assez pour disperser les masses populaires d'une manière moins dangereuse; on ne leur aurait pas assez clairement annoncé les dangers qu'elle allaient courir; l'on aurait commencé par les moyens les plus énergiques, en formant un carré et faisant feu de ses trois faces. C'est surtout, dit-on, sur le côté de promenades, par conséquent au-delà du véritable théâtre du tumulte, que seraient tombés les victimes: à savoir: un agent de police, deux fonctionnaires de la poste, deux étudiants et deux hommes de lettres; l'on cite même des femmes qui auraient été atteintes. Ce matin l'on comptait neuf morts et un bien plus grand nombre de blessés. Les masses cependant n'avaient été que momentanément dispersées, car l'on apprend que le peuple est resté sur le pied pendant toute la nuit. Après la catastrophe, la garde communale avait été requise et avait en effet ses services pour le rétablissement de l'ordre, mais ils n'auraient point été acceptés dans toute leur étendue, en sorte qu'elle se serait elle-même retirée. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce matin le prince, escorté d'un détachement de gardes communales à cheval, a quitté la ville sortant par la porte la plus voisine, Dieu qu'elle ne conduise à aucune grande route, se proposant de gagner par des communications vicinales la route de Dresde. Depuis son départ l'indignation populaire s'est tournée vers les soldats. On assure que de différentes villes voisines il arrive des renforts à la garnison, et l'on éprouve de vives inquiétudes pour la soirée plus encore pour le jour des obseques des victimes.

« Une lettre de Dresde, du 14, annonce que les malheureux événements de Leipsick ont également produit une extrême agitation parmi les habitants de la capitale; le Roi paraît en être vivement affecté. Le conseil des ministres s'était immédiatement assemblé, sa séance s'était prolongée jusqu'à dix heures du soir. Le ministre de Folkland s'était aussitôt rendu à Leipsick, tandis que l'on apprenait l'arrivée du prince Jean à Pillnitz, S. A. R. doit partir incessamment avec sa famille pour voyager en Italie. On raconte la réunion des Etats, dans les trois des objets d'une redoutable influence pour la Saxe seront vivement débattus. »

Ainsi, plus de doute; c'est le fanatisme irréligieux, c'est le rationalisme en conflit avec le christianisme même protestant, qui a été le mobile de l'attentat commis sur le domicile, et, par suite, sur la personne de l'héritier de la couronne de Saxe. Le cri de Jésuite a été le signal d'une émeute qui a provoqué une répression déclarée indispensable, mais qui a cruellement exaspéré la population de tout un royaume. Le rationalisme romain a réagi sur les masses protestantes, et ce qui en fournit la preuve la plus irréfutable, c'est que les réunions qui avaient précédé et qui ont suivi ces tristes événements, et desquelles sont amenées des protestations violentes contre les mesures décrétées par le gouvernement saxon, étaient présidées par Robert Dium, contrôleur des billets du théâtre de Dresde, fondateur de la communauté romaine dans cette ville, et qui a reçu l'étrange honneur de présider le prétendu concile académique de Leipsick. Il est impossible que de pareils faits, dont la connaissance est venue troubler les joies de Stolzenfels, n'ouvrent pas enfin les yeux des gouvernements protestants sur le danger de la semi-protection qu'ils ont originellement accordée aux schismes prétendus catholiques. *Idem*

LES PHILOSOPHES BAPTISÉS, études par Adolphe Dumas. Un volume in-8. Chez Wailly, libraire-éditeur, rue Cassette, 6
Prix. 3 fr.

Les Philosophes baptisés, par M. Adolphe Dumas, est le livre d'un poète et d'un homme de bien, et un acte de courage. A tous ces titres, nous l'accueillons à cœur ouvert; c'est un témoignage en faveur de la religion, qui nous vient, libre et spontanée, des extrémités de la république des lettres; nous en remercions l'auteur. Nous attachons trop d'importance à une pareille manifestation pour ne pas en faire l'objet d'une étude sérieuse. Nous nous contentons aujourd'hui de donner à cette production vraiment pleine d'éclat la publicité qu'elle mérite. M. Adolphe Dumas est acquis à la cause des penseurs catholiques. Son livre est celui d'un poète qui s'est élevé plus haut cette fois que la poésie, et qui a rencontré la vérité dans ses inspirations.— Dans deux ans, nous demanderons au Collège-de-France où sont les enfants de Voltaire, et ils ne seront plus qu'au Collège-de-France. Déjà M. Adolphe Dumas, dans *la Cité des hommes*, dans *Provence*, dans ses drames mêmes, *le Camp des croisés* et *Mademoiselle de la Vallière*, était resté fidèle au sentimen-

religieux qui est l'âme de la poésie moderne. Aujourd'hui, il va plus loin : sa raison est chrétienne, elle parle comme parlait son cœur. Les lecteurs de ce livre seront nombreux, car il s'adresse non seulement à tous les croyans, mais encore à tous les gens de bien.

TRAIT DE GÉNÉROSITÉ.

Alors que dans leurs pompeux ouvrages, les philosophes du dix-huitième siècle dénigraient à l'envi le clergé, un pauvre prêtre français, ne prenant que Dieu pour témoin de son héroïsme, accomplissait une mission sublime sur les côtes de Barbarie.

L'homme de Dieu, après avoir parcouru à pied quelques chaumières, avoir excité la charité des pauvres femmes du peuple, des vieillards, des enfants, en leur racontant avec une éloquente simplicité, les maux endurés chez l'Africain, par nos frères captifs, s'embarqua à Marseille, porteur d'une assez forte somme d'argent.

Le prêtre était à peine débarqué sur les côtes d'Afrique, que déjà la nouvelle de son arrivée s'était répandue parmi tous les captifs de la contrée. C'était à qui reviendrait dans ce beau pays de France, où tant de souvenirs et d'affections appelaient chacun des exilés en particulier ; mais il fallut faire un choix : vingt seulement, d'entre les captifs, infirmes, chargés d'années, eurent le bonheur de suivre leur saint libérateur jusqu'au vaisseau.

Onésime tombé, à l'âge de vingt-quatre ans, au pouvoir des pirates, était employé dans les carrières ; il regrettait vivement, au sein de ses rudes travaux, sa jeune épouse et sa petite Louise qu'il n'avait point embrassées depuis trois ans. Qu'ils lui avaient paru longs ces trois ans ! A l'arrivée du prêtre français, un rayon d'espérance était venu réjouir et conforter le malheureux captif, mais cette joie fut de bien courte durée : il ne fut point du nombre des esclaves rachetés.

Cet amour si puissant de la patrie et du foyer domestique inspirèrent alors à Onésime une de ces résolutions désespérées, dont la réussite est d'autant plus incertaine qu'elle ne dépend que de l'audace et de la précipitation. Du haut du roc où il était employé, ses yeux apercevaient le navire qu'il avait appelé du nom de libérateur et qui pourtant allait bientôt, sans lui, faire voile pour la France.

Pensée cruelle et déchirante !

Onésime jette un regard rapide autour de lui : nul obstacle ne semble s'opposer à sa fuite ; son gardien, homme d'un âge avancé, a les yeux fixés vers la terre et sa carabine repose à quelques pas. Déjà le captif s'est élancé sur la pente de la montagne, pour de là plonger dans la mer ; mais ce qu'il ignorait, c'est que les terres dans cet endroit étaient séparées de l'eau par un sorte de chemin de halage. L'impulsion étant donnée, Onésime ne put se retenir sur le versant rapide de la montagne ; il roula pendant quelques instants et il allait infailliblement être brisé contre les masses de rochers qui bordaient le chemin au bas de la montagne, lorsqu'un bouquet d'arbustes épineux, accrochant ses vêtements, le suspendit tout à coup au-dessus d'un bec de rocher.

Au bout de quelques minutes, il revint à lui, et il put calculer avec effroi le danger qu'il venait de courir et le peu de distance qui l'avait séparé de la mort. Onésime rendit grâce à Dieu de sa conservation miraculeuse ; ensuite il aperçut à deux pas de lui une cavité dans le roc qui semblaient lui être offerte par la Providence pour le reposer et lui donner les moyens de combiner le reste de son plan d'évasion ; il s'y rendit difficilement, et en se laissant couler par une espèce de sentier à peine tracé par la nature, à cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer.

Cependant le départ du captif avait été aussitôt remarqué dans la carrière, et l'on s'était mis à sa recherche. Déjà les Spahis armés parcouraient le rivage. Onésime fixait sans cesse ses regards inquiets sur le vaisseau français qui faisait tout son espoir ; il redoutait qu'il quittât son mouillage et qu'il s'éloignât, de manière à ce qu'il ne pût plus l'atteindre. Alors quelles pensées désolantes venaient l'assaillir ; et s'il ne parvenait à quitter cette terre sauvage, quel sort affreux lui réservait la cruauté inflexible de ses maîtres.

Tout à coup il aperçut au bord de la mer un Spahi à la noire moustache, dont les yeux vifs et pénétrants interrogeaient tous les points de la montagne. Quoique placé dans un lieu inaccessible à ses géoliers, Onésime frémit involontairement, surtout lorsqu'il lui semble que les regards perçants du cavalier maure venaient de rencontrer les siens ; cependant il n'avait point été découvert ; quelques touffes de verdure l'avaient dérobé aux recherches du soldat Africain.

La nuit vint, éclairée par la lumière terne de la lune, qui traversait nu épais brouillard ; Onésime, pressé de la faim, pressé du désir de rejoindre le bâtiment, qui, d'un moment à l'autre, pouvait lever pavane, résolut, malgré la crainte des vigilants Spahis, de chercher

une issue pour descendre la montagne. Il avait remarqué, la veille, une inégalité de terrain qui paraissait conduire, mais en remontant le fatal côteau de la servitude, jusqu'à un bois dont la pente rapide se terminait à la mer.

Après mille fatigues, Onésime parvint à ce bois ; mais tout à coup le silence de la nuit est interrompu par la marche de plusieurs chevaux, le captif ne peut plus douter de son malheur ; probablement il a été aperçu gravissant la crête de la montagne ; et le bois, où il s'est réfugié, aura été par suite environné de troupes ; il s'étend à plat ventre sur la terre, priant avec toute la ferveur qu'inspire un grand danger. Il relève un peu la tête ; et, à l'extrémité de la forêt, se dessinèrent sur la mer éclairée par la lune, cinq cavaliers dont la marche précipitée donna à peine à Onésime le temps de les compter ; quand le bruit de leur marche eut cessé de retentir dans le lointain, Onésime descendit précipitamment au rivage et se jeta à la mer ; ses forces étaient épuisées ; il parvint avec peine au vaisseau tant désiré ; sa voix fut entendue et on le retira à bord.

Le bon prêtre apprit bientôt l'arrivée du transfuge ; cette circonstance lui causa tout à la fois de la joie et des regrets ; il n'admettait point qu'on pût ravir les biens, même injustement acquis, d'un ennemi ; et sa conscience lui reprochait d'emmener vingt et un captifs en France, tandis qu'il n'en avait racheté que vingt.

En ce moment, une felouque, montée par une dizaine de maures armés fut signalée longeant le rivage ; elle gagna à force de rames le vaisseau français ; et le chef de la felouque dit qu'il s'en rapportait à l'honneur des Français pour savoir si un captif, échappé des carrières, n'était point venu la veille ou le jour même se réfugier à bord du bâtiment.

Quelle position critique, pour le bon prêtre !... n'avoir plus d'argent pour racheter son compatriote, le livrer à des supplices certains, ou bien le sauver par un mensonge ! Le prêtre chrétien ne balançait point : il fit l'aveu ingénu de la présence du fugitif dans le vaisseau. "Cependant, dit le ministre de Jésus-Christ, je ne saurais vous livrer le captif échappé des carrières, c'est un père de famille, que le désir si légitime de revoir sa femme et son unique enfant, a porté à fuir la terre de l'exil, et qui pour cela serait cruellement puni chez vous. Je vais donc vous souscrire une promesse de rachat à son égard, laquelle sera acquittée, sous la garantie de mon caractère sacré, ou si ma proposition ne me semble pas acceptable, je consens à demeurer moi-même captif à sa place."

Tant de grandeur d'âme frappa le chef africain ; il sait si la main du généreux prêtre et l'embrasse avec respect et émotion : "Eminence, dit-il, tous vos compatriotes, l'acte dont vous venez de me rendre le témoin servira de rançon pour le vingt-unième."

Le lendemain, par un beau soleil levant, le vaisseau mettait à la voile pour les côtes de France, au milieu des transports de joie et d'admiration de tous les passagers.

ORNEMENS D'ÉGLISE.

ATTENDUS TRÈS PROCHAINEMENT.

LE SOUSSIGNÉ recevra à Montréal, par les premiers arrivages d'automne, UN ASSORTIMENT TRÈS VARIÉ d'ornemens et d'étoffes d'Église, avec leurs fournitures complètes.

On pourra par là même choisir entre des ornemens faits en Europe, et les différents genres d'étoffes à faire confectionner en ce pays.

V. C. ROBILLARD.

Agent pour ornemens et objets d'Église.

Montréal, 15 septembre 1845.

GARNITURE COMPLETE

(EN DRAP D'ARGENT BROCHÉ EN OR FIN RELEVÉ.)

— A VENDRE. —

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir et offre à des PRIX réduits,

UNE CHASUBLE, Fond drap d'argent gaufré (mat.)

avec croix sur fond d'argent bruni, luisant, broché en or, relevé et tout or.

2 DALMATIQUES. Fond ditto ditto Orfrais ditto ditto ditto

UNE CHAPE, Fond ditto ditto Chaperon et Bandes ditto

SA CROIX, pente, un chiffre de MARIE, broché tout or, au milieu d'une gloire or et argent.

LE CHAPERON, pente, un CŒUR DE MARIE " or et argent "

N. B.—Un fillet CRAMOISI court autour de toutes les brochures, et fait saillir avec beaucoup d'avantage, le contraste de l'or mat, sur fond brun.

S'adresser par lettre à

J. C. ROBILLARD, No. 5, Nassau St.

New-York.

AGENCE D'ORNEMENS ET OBJETS D'ÉGLISE.

A MONTRÉAL CHEZ LES SŒURS GRISES (HÔPITAL-GÉNÉRAL.)
 A QUÉBEC " MM. J. ET O. CRÉMAZIE, RUE STE. FAMILLE, No. 9.
 A NEW-YORK " J. C. ROBILLARD, RUE BEAVER, No. 32.

MESSIEURS LES CURÉS apprendront sans doute avec plaisir que dans le but de faciliter leur choix et d'accélérer l'expédition de leurs commandes, les Dames de l'Hôpital Général viennent d'accorder au Soussigné, leur puissante entremise auprès du Clergé de ce Diocèse.

Les doutes qu'on aurait pu entretenir, lors d'une annonce précédente au sujet des précieux avantages de cette nouvelle voie d'importation d'objets d'église; ne peuvent manquer de disparaître aujourd'hui, en présence de la recommandation et du concours de l'Établissement si respectable qui veut bien devenir intermédiaire des ordres à remettre au Soussigné.

Dans l'exécution des objets désirés, les fabricants s'attacheront spécialement à la nouveauté des dessins, à la bonne qualité et surtout aux bas prix qui ont déjà signalé les divers ornemens livrés au clergé des États-Unis et de ce pays.

POUR PLUS AMPLES DÉTAILS, les MM. du Clergé voudront bien s'adresser à l'HOPITAL-GENERAL où sont mis en vente, quelques ornemens dont le bon goût ne peut manquer de plaire et d'obtenir de nouvelles commandes.

ON y trouvera aussi des ECHANTILLONS
 DE DRAP D'OR ET D'ARGENT.
 SATINS DE DIVERSES COULEURS.
 DAMAS BROCHÉ OR OU ARGENT.
 ORFROIS DE DALMATIQUES
 " " CHAPES.

— DE PLUS —

CROIX DE CHASUBLES ASSORTIES,
 ÉTOLES PASTORALES " "
 SUR DAMAS BLANC, VERT, VIOLET, ORFROIS ET NOIR.
 BROCHÉ OR OU ARGENT AVEC OR SANS COULEURS.
 GRANDS DE DALMATIQUES ET D'ÉTOLES.
 FRANGES ET GALONS OR FIN
 " " OR MI-FIN,
 " " SOIE JAUNE ET BLANCHE.

Il est important d'observer que le but de l'agence acceptée par les DAMES DE L'HOPITAL-GENERAL n'étant que de concentrer les ordres de ce diocèse; les articles livrés à leur établissement seront tous portés aux prix de la facture originale qui sera adressée directement et sans entremise, si on la préfère.

N. B. Les ornemens qu'on voudra faire confectionner en ce pays, seront importés au complet des étoffes, galons et franges nécessaires et confiés, si on le désire, aux talens si connus des DAMES DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL.

J. C. ROBILLARD, 32, Beaver St.
 New-York.

Atelier de Relieur,
 CHAPELEAU & LAMOTHE,

REMERCIENT sincèrement les Messieurs du CLERGÉ et le PUBLIC en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les prient de leur venir en aide, en transportant leur atelier à la rue St. GABRIEL, faisant face à la rue STE. THÉRÈSE à quelque pas de leur ancienne demeure.

Ils ont l'honneur de prévenir les Messieurs du CLERGÉ, les MARCHANDS, les INSTITUTEURS et autres qu'ils viennent d'ouvrir un MAGASIN DE LIVRES D'ÉCOLES à l'usage des FRÈRES de la DOCTRINE CHRÉTIENNE et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

AUSSI:

Ils sont prêts à exécuter toutes RELIURES en suivant les ordres qui leur seront donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un PARTAGE des OUVRAGES.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

Montréal, 19 juin 1845.

O. BEAUCHEMIN,
 RELIEUR,

23, Rue St. Gabriel, près du Canada Hôtel.

DEMANDE D'INSTITUTEURS.

ON a besoin à St. GEORGE DE HENRYVILLE d'un MAITRE D'ÉCOLE-MODÈLE et de plusieurs MAITRES OU MAITRESSES D'ÉCOLE INFÉRIEURE. — Avec un bon certificat de morale et un peu d'instruction qu'il vienne en sûreté, il y aura de l'encouragement pour toutes les capacités. Le Maître d'École-Modèle peut compter sur de bons émolumens.
 St. George de Henryville, 21 août 1845.

PROSPECTUS

DE LA
 PUBLICATION D'UNE NOUVELLE
 Carte Géographique
 DU
 CANADA

ET DES PROVINCES ADJACENTES, &c.

PAR
 JOSEPH BOUCHETTE, D. A. G.

LE SOUSSIGNÉ ayant pris des arrangements pour la publication de la Nouvelle Carte ci-dessus mentionnée, désire soumettre au public le Prospectus suivant:

PLEINEMENT convaincu de l'utilité et de l'importance d'une Nouvelle Carte de la Province du Canada, démontrant la multiplicité et l'étendue des améliorations locales qui ont marqué l'avancement du Pays dans le cours des dernières quinze années, l'AUTEUR, depuis l'Union des Provinces du Bas et du Haut-Canada, s'est laborieusement occupé du renouvellement, de la révision et de l'amélioration de sa Carte des Colonies de l'Amérique Britannique du Nord, publiée à Londres en 1830.

La Carte, ainsi améliorée, contient non seulement un aperçu fidèle du CANADA-UNI, mais embrasse aussi une exacte délimitation géographique des Provinces du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse, de l'États limitrophes, et la ligne de division entre les deux Pays, telle qu'établie par le Traité de Washington en 1842.

Elle comprend de plus, sur une échelle détachée, cette section des Domaines Britanniques qui se trouvent entre les Océans Atlantique et Pacifique, et qui s'étend vers le Nord jusqu'aux Mers Polaires, faisant voir les découvertes les plus récentes et le résultat des recherches qui ont eu lieu en cette partie des régions arctiques, et comprenant en même temps le Territoire de l'Orégon.

Dans ses détails, la Carte contient une délimitation scrupuleuse des divisions et subdivisions actuelles du Canada en Districts, Comtés, Seigneuries et Townships; ses organisations municipales et judiciaires; les noms et localités des Paroisses; les Villes et Villages; Canaux et Chemins de Fer, Chemins pavés en Bois et Macadamisés, distinguant les Routes et les Bureaux de Poste, non-seulement du Canada mais aussi des Provinces voisines.

Le tout, couché sur une projection géographique, et sur une échelle de 14 milles au pouce, formera une Carte de sept pieds sur quatre (7 x 4.)

Dans la construction de sa Carte, l'AUTEUR a apporté le plus grand soin et la plus grande attention, et dans sa compilation, a eu recours à des documents dont l'exactitude et l'autorité ne laissent aucun doute; et dont une portion considérable a été recueillie par lui-même à de grands travaux et d'après des informations personnelles qu'il a puisées de sources généralement officielles et authentiques.

L'AUTEUR ose croire que d'après l'état amélioré de la Province et l'Union récente, la publication d'une telle Carte serait d'un intérêt important et utile au Public; mais connaissant la grandeur et le coût de l'entreprise, il supplie l'aide de la Législature Coloniale, et prend maintenant la liberté de solliciter l'encouragement libéral et le patronage du Public, sans lesquels il ne pourrait espérer de pouvoir accomplir la tâche qu'il est sur le point d'entreprendre.

La Carte sera gravée par les meilleurs Artistes soit d'Angleterre ou des États-Unis.

Le prix de la Carte sera, aux Souscripteurs, de £2 10s. en feuilles — ou £3 montée sur toile et rouleaux.

Les Messieurs de la campagne qui désirent souscrire pourront le faire par lettre, port-franc, adressée à Montréal à

ROBERT W. S. MACKAY

Libraire, No. 115, rue Notre-Dame.

Le Clergé, les maîtres de poste ou autres résidant dans le pays qui procureront dix souscriptions et qui répondront pour le même nombre, recevront une copie de cette Carte, exempte de toute charge.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1re. insertion,	2s.	6d.
Chaque insertion subséquente,		7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s.	1d.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, } PRÊTÉE.
 PUBLIÉ PAR J. B. DUPUY, }